

Nitassinan

Marie-Andrée Gill

Numéro 331, été 2021

Dans la forêt. Du Nitassinan à Amanalco, une politique du vivant

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/95769ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Gill, M.-A. (2021). Nitassinan. *Liberté*, (331), 54–55.

Nitassinan



Transmission du savoir et bière frette, montagne brûlée juste d'un côté, castor à la moutarde, longues traversées en ski-doo sur le lac gelé, et la beauté immense du pays ancestral. Par Marie-Andrée Gill

Va me chercher une branche de tremble, ou de bouleau si tu en trouves pas. Ça va être notre appât pour le castor. C'est ses deux essences préférées. Prends juste un petit morceau pour que ça entre dans le piège. Pis aussi, j'ai besoin d'une perche de six ou sept pieds, du diamètre qui entre dans les trous du piège.

C'est Jean-Luc qui me demande ça. On est sur son territoire familial du Nitassinan, à deux cents kilomètres de la communauté innue de Pessamit. Le soleil sur la neige nous fait plisser les yeux.

— Prends la hache, là ; moi, je prends l'autre et je vais creuser le trou pendant ce temps-là.

Pour prendre un castor, on doit trouver sa hutte et creuser un trou dans la glace, devant sa porte, qui est sous l'eau. J'aime tellement ça être utile et aider à faire ça. Enfin, je me sens bien. Passer la journée dehors, au frette, faire de quoi qui a du sens. Tout est là. Je me sens privilégiée. Jean-Luc est souvent, presque tout le temps, à son camp, à faire des *runs*. C'est un gardien du territoire. Il observe comment les espèces animales, surtout le caribou forestier, se portent dans le coin. Il aime ça et, en plus, c'est sa *job*. Je lui apporte l'appât et la perche que j'ai coupés.

— Tu vois, ici, le castor a tout ce qu'il a besoin. Tu regardes autour, tu peux voir tout ça : des arbres rongés, des branches de sa nourriture qui dépassent de l'eau. Là, il est dans sa hutte. Il sort pas de là de l'hiver.

Je l'écoute, je lui pose des questions. Je fais partie de ceux et celles qui essaient de se réapproprier l'innu-aitun : la culture innue. Être dans le bois et apprendre à bien utiliser la forêt, c'est la façon que j'ai trouvée pour me décoloniser, déconstruire les normes qui me forgent depuis l'école primaire. C'est dur à accepter, mais, oui, toute mon éducation, même si je l'ai reçue dans une communauté autochtone, était teintée de néolibéralisme et de capitalisme, comme celle de tout Québécois, mais également d'un racisme qui s'est subtilement immiscé en moi, contre ma propre culture, contre les miens, sans même que je m'en aperçoive, par des commentaires anodins et récurrents. Maintenant, je veux voir la valeur des choses avec les yeux de mon peuple, qui s'appelle Innu : « être humain ». La seule valeur qui compte, je ne sais l'appeler autrement que Nitassinan ou, simplement, la nature.

Jean-Luc starte le pick-up avec son démarreur à distance et on revient au camp après avoir posé le piège. Une fois qu'on

est rendu, il coupe le moteur et le silence nous imprègne. Le lac Kakushkanus s'ouvre devant nous, il brille comme seul l'hiver peut faire briller les choses. On prend le temps de le regarder.

— Tu vois les montagnes, à l'autre bout du lac ? Elles sont belles, de même, avec leurs arbres, hein ? Mais de l'autre bord, c'est tout bûché. Rasé complètement.

— Arrête donc, toé ! Au camp à mon père, c'est la même chose.

— Oui. Ils bûchent partout sur Nitassinan. Je savais que si je demandais aux compagnies de pas bûcher là, ils allaient le faire pareil. Ça fait que j'ai demandé qu'au moins, ils me laissent les arbres sur cette face-là de la montagne, pour que je puisse avoir une belle vue de mon camp, pis pas une coupe à blanc.

**<< Tu vois les lignes électriques ?
Peu importe ce qu'on dit ou ce
qu'on fait, qu'ils aient notre accord
ou non, les compagnies vont faire
ce qu'elles veulent. >>**

— Comment tu fais pour pas être fâché ? ! Tu as quand même l'air zen, on dirait.

— Je suis très fâché. Mais j'aime mieux continuer à faire ce que je fais, à partager ce que je sais, pis à habiter le territoire comme il faut.

Ses paroles me montrent, une fois de plus, ce qui me fait beaucoup réfléchir depuis un bout de temps. Que la colère peut se transcender si on se concentre sur les bons côtés, le bon côté de la montagne. Il y a beaucoup de résilience chez nos peuples. C'est impressionnant. Des fois, c'est peut-être même trop de résilience, parce qu'on finit souvent par se faire avoir. L'important, c'est de rester, de se défendre. On se fait maganer, mais on repousse, comme la forêt.

— Moi, j'ai été chanceux, j'ai reçu beaucoup de savoir sur notre environnement, sur les liens entre les espèces. La seule

chose que je peux faire, c'est de redonner, pour transmettre notre culture. Icitte, à mon camp, je reçois un ou plusieurs jeunes de ma communauté une semaine par mois. Je leur montre tout ce que je sais. Je me dis que c'est au moins ça.

Jean-Luc a choisi d'habiter sur son territoire ancestral. Grâce à sa générosité et à sa tendance naturelle au partage, il perpétue des valeurs qui sont plus difficiles à transmettre en ville ou dans les réserves. C'est quand on est en plein cœur du Nitassinan qu'on peut saisir les liens du vivant, les mouvements des saisons ; c'est là aussi qu'on peut vraiment voir les effets dévastateurs de l'extractivisme sur le territoire.

Le soleil commence tranquillement à beurrer le ciel de rose et d'orangé. Je pose des questions et Jean-Luc est toujours content de me répondre. Le vent nous envoie de la poudreuse. Je replace ma tuque sur mes oreilles et lui demande depuis quand il reste ici, dans le bois.

— Ça fait juste quelques années que je me suis bâti. Pendant longtemps, j'étais pas capable de revenir parce que mes grands-parents sont morts dans le lac, juste là en face du camp. Ils se sont noyés. C'était quelques jours après qu'ils m'ont adopté. Ils étaient heureux que je vienne vivre avec eux. Ils avaient plein de choses à m'apprendre. Ils m'aimaient. Longtemps, j'en ai voulu au lac de m'avoir enlevé mes nouveaux parents. J'étais fâché après lui, je le maudissais. J'ai fini par revenir à la suite d'un rêve que ma blonde a fait. J'ai brûlé le vieux camp et j'ai construit celui-là. Je me suis rendu compte que c'était pas la faute du lac. C'était juste que leur heure était venue, et c'est tout. Je devais simplement continuer à être ici, comme eux. [L'adoption traditionnelle par les grands-parents est quelque chose de naturel chez les Premières Nations.]

Il continue son histoire, me raconte le fameux rêve. Ça me fait pleurer doucement. Je le remercie de partager ça avec moi.

✱

Le ski-doo avance à fond dans un chemin forestier traversant des lignes à haute tension et une forêt brûlée. Andy, le cousin de Jean-Luc, a insisté pour que j'aille avec lui poser des collets et me promener en machine. Il baisse son passe-montagne et tend son bras pour me montrer l'étendue autour de nous.

— Ici, c'est le territoire de chasse de ma famille. Tu vois les lignes électriques ? Peu importe ce qu'on dit ou ce qu'on fait, qu'ils aient notre accord ou non, les compagnies vont faire ce qu'elles veulent. On voudrait au moins avoir des redevances, quelque chose ! En ce moment, on n'est juste pas considérés pantoute, esti !

Même si le gouvernement donne certains droits aux Autochtones sur leurs terres ancestrales, il garde malgré tout le monopole sur le territoire, s'il a besoin, par exemple, de « ressources naturelles ». Appeler le vivant « ressource », ce n'est pas le considérer comme une entité à part entière. C'est enrageant ! Les territoires censés appartenir aux Premiers Peuples ne sont pas vraiment à eux. Il y aura toujours un petit quelque chose qui justifiera que le gouvernement et les entreprises privées en prennent encore, et encore, qu'on soit d'accord ou non. Mais quand il s'agit de la terre où tes ancêtres ont vécu, là où ils ont aimé, donné naissance, où ils sont morts et enterrés, c'est dur à prendre. Notre histoire,

elle n'est pas considérée, elle n'est pas valide : un bout de papier dans une société supposément équitable a plus de poids que ton histoire réelle.

Andy et moi, on roule encore une bonne demi-heure sur des lacs dont la surface est en sloche au-dessus d'une épaisse couche de glace, avant d'arriver chez Michel, un autre cousin, et sa femme, Michèle. Ils se parlent tous en innu-aimun. Dans la communauté d'où je viens, sur la rive ouest du lac Saint-Jean, à Mashteuiatsh, on a de la difficulté à garder la langue vivante. Peut-être que c'est parce qu'on est entourés de villes et de villages québécois, un peu plus que sur la Côte-Nord ; peut-être que c'est parce qu'on est plus métissés, ou juste qu'on n'a pas su protéger la langue à temps. En tout cas, ça fait que je ne comprends pas grand-chose à ce qu'ils se disent, à part *nekuan*, les collets, *tikaiau*, il fait froid, et *nipishapui*, le thé qu'on m'offre. Oui, j'en prendrais bien un. Michel dit qu'il va aux *uapush*, aux lièvres, à cent cinquante kilomètres de son camp en ski-doo.

— Cent cinquante kilomètres ! C'est beaucoup !

— Ben oui, c'est juste là que tu es sûr d'en avoir. J'en ramasse, pis je les ramène dans la communauté, pour ceux qui en veulent et qui ne peuvent pas venir dans le bois.

Michel, c'est lui le porteur de tradition dans la famille. Son père l'a retiré de l'école en sixième année pour qu'il le suive dans le bois et apprenne tout ce qu'il y a à apprendre. C'est lui, maintenant, qui est devenu une référence. Lui et sa famille accueillent aussi à leur camp des jeunes qui veulent acquérir des savoirs traditionnels. Je le sens fort et droit. Je trouve ça beau.

✱

Jean-Luc sort le castor du fumoir. Ça sent bon en s'il vous plaît ! Je prends une photo. Sur mon compte Instagram, j'écris : « *Amishk* (castor) et Super Bowl à soir ».

— Traditionnellement, dit Jean-Luc, icitte, on le mange avec de la moutarde.

Wifi par satellite, bière frette, nachos à *broil* : je mets de la moutarde sur mon castor et je regarde jouer Tom Brady à la TV. Vivre dans la forêt, c'est ça aussi. Ça me fait rire quand les gens pensent que les Innus vivent autrement. On est comme tout le monde, on vit dans la société qui nous est proposée, et on fait avec. Même à des kilomètres du village le plus proche. Pour le meilleur et pour le pire, on s'est mariés avec la tradition et la modernité en même temps. À l'image des forêts, on a réussi à s'adapter à l'histoire qu'on a vécue. Comme les arbres, on s'est fait bardasser, mais on est toujours là. Et on repousse, coûte que coûte. ●

Marie-Andrée Gill est Pekuakamishkueu. Elle est autrice, poète, animatrice de balados et collaboratrice à l'émission de radio *Plus on est de fous, plus on lit!* Elle a terminé un mémoire de maîtrise portant sur la décolonisation par l'écriture de l'intime. Elle milite pour les droits environnementaux et autochtones. Son travail et sa posture artistiques lui ont valu le titre d'artiste de l'année au Saguenay-Lac-Saint-Jean en 2020.